

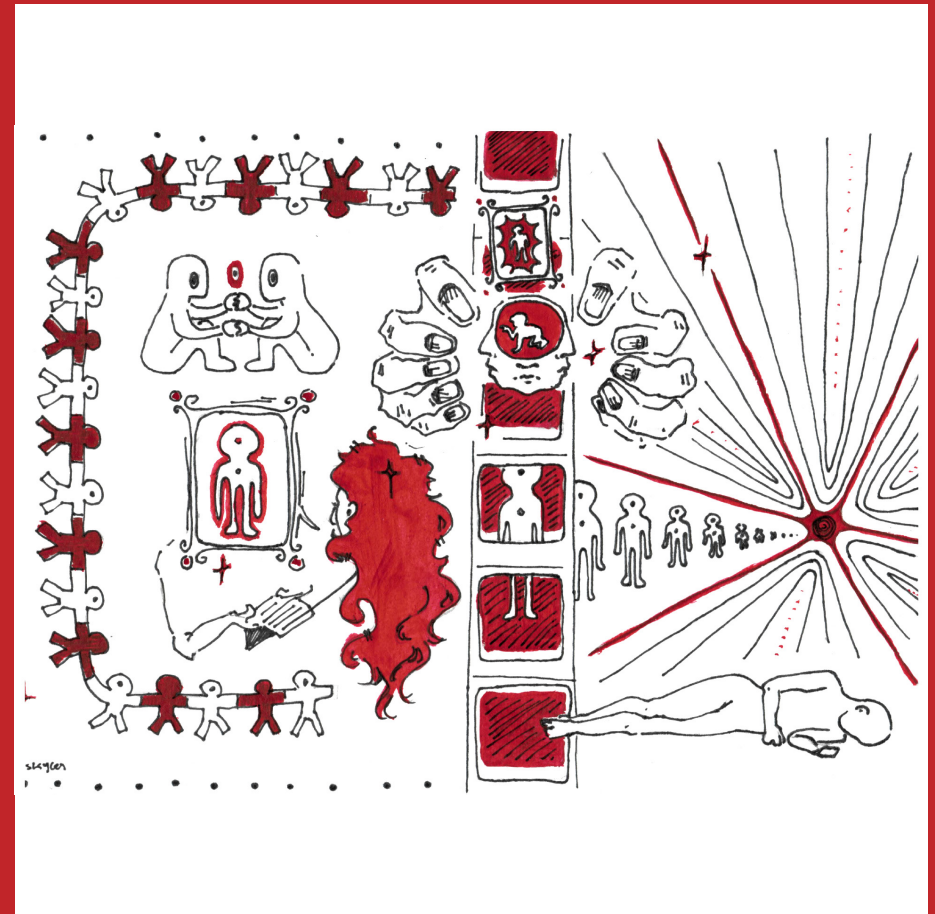
NÉOJOLISMES

les enfants montraient tous leurs petits tours

ils tordaient leurs mains leurs langues leurs corps

je n'avais aucune agilité spéciale

moi aussi je voulais être un peu cool



LOU
DEVA

NÉOJOLISMES est le cent quarante-deuxième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés Lou Deva et le CANIF,
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2026.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2026
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Illustration de la couverture : Skye Long

LOU DEVA

NÉOJOLISMES

Tire la bobinette et la chevillette cherra.

– Grand-mère au Petit Chaperon Rouge

Tire la bobette à tes chevillettes cher Rat !

– Moi qui ai parlé trop vite sans articuler

Notre-Dame-du-Très-Plat

les enfants montraient tous leurs petits tours

ils tordaient leurs mains leurs langues leurs corps

je n'avais aucune agilité spéciale

moi aussi je voulais être un peu cool

SOLÈQUE

À la plage, je veux bronzer. Je veux toute la peau dorée du soleil, je veux me baigner dans une chaleur infinie, suer si bon me semble, puer s'il le faut ; sur ma plage mes cheveux comme mes poils poussent à l'air libre, si je veux tout couper j'ai le droit, si je veux tout ravoïr je claqué des doigts.

Les nuages ne se forment qu'en dessous de moi. Les stratocumulus me servent de tapis volant au-dessus de mon tout-plat. Je fais des anges de verre dans le sable avec mon derme brûlant, je suis une loupe incandescente sur chaque grain de mon génie. Un iguane ou deux viennent lézarder à mes côtés, voici Zébulon et Xaphonée, arrivés d'une tempête de larmes survenue au large des terres anglaises.

Ici je règne, je suis au-dessus de tout, il n'y a rien qui me fasse de l'ombre.

Je bronze au fil d'une journée éternelle, où les rayons tatouent ma peau de hiéroglyphes uolites datant de la création de mon univers. Je m'abreuve de ma salive, me lèche tout le corps avec ma langue.

Mes lèvres craquent, des constellations émaillent mon dos et ma tête tanguent au gré de la chaleur.

MONOSOI

Les courbes de la plage caressent mes traits. L'écume de la mer mousse à blanc, nacre mes dents et l'onde des vagues laissée sur la berge boucle mes cheveux. Les rainures zèbrent mes cuisses.

Si je creuse assez profond dans le sol, j'y plonge mon visage pour profiter de la fraîcheur.

L'air est saturé de mon odeur, il ne sent rien. Ce sont mes bras tannés qui écopent de la fièvre du rayon, mes châteaux de sable sont des maisons usinées qui s'effritent sous le suet incessant.

Ma peau bronze rouge, Soleil nucléaire.

Pas tout à fait sûre de vouloir croiser quelqu'un, peut-être un de mes quelque-choses ; j'ai constaté que je suis entourée de falaises lisses sur lesquelles je peux dessiner avec ma rigole d'encre personnelle. L'aridité de l'oasis a percé les parois de mon nez, qui rétorquent en pissant de la rouille.

Zébulon et Xaphonée, partis quelques temps en quête de la végétation qui n'existe pas, m'ont rapporté quelques billots de bois et de la corde. Je ne suis pas sûre de leur utilité. L'horizon me terrifie, alors je me tourne à nouveau vers les falaises.

Elles sont lisses, tellement parfaitement lisses que je m'y plonge comme dans un miroir.

UOL

FALAISES – MIDI SANS FIN – EXT

LOU – Rebienvenue à l'émission de ce midi, Midifini, sur notre onde Zéro-Un-Point-Zéro ! Aujourd'hui nous sommes avec l'excellente : ...

UOL – Uol bien sûr ! Pour quelle occasion je me retrouve aujourd'hui avec vous ?

LOU – Avec mon humblissime équipe, *petit rire*, nous pensions aujourd'hui vous poser de bien sérieuses questions.

UOL – Je vous en prie, dites-moi tout.

LOU – Voyez-vous, l'on repensait au moment où l'on a atterri ici.

UOL – Évidemment, évidemment.

LOU – Et l'on se demandait si après tout, malgré le paradis dans lequel on a l'honneur d'évoluer aujourd'hui, cet endroit n'a pas, vous savez, quelque chose... d'aliénant admettons.

UOL – Ah ma brave, la même question qu'hier alors ?

LOU – Euh oui, mais /

UOL – Même question qu'hier et qu'avant hier, qu'avant-avant-hier et si je ne m'abuse, qu'avant-avant-avant hier aussi.

LOU – Enfin, oui, mais reste que votre opinion continue à nous intéresser. Très chère.

UOL – Eh bah, madame ! Voyez le jardin d'Éden qui s'offre à vous ! Solèque vous êtes, quelles joie et réjouissance ! Vous avez le pouvoir des dieux et ça se plaint quand même. Franchement, ne comprenez-vous donc pas le privilège dont nous jouissons ?

Un silence

LOU – Uol, ça fait quelques jours que t'as une face de bœuf quand tu dis tes répliques. Tu ne crois pas à ce que tu dis.

UOL – Non Lou, c'est toi qui n'y crois plus, tes illusions s'érodent. Tu sais bien qu'ici... Ben tsé. Tu sais comment me nourrir.

LOU – Arrête de parler du bois pis de la corde.

Uol ne dit rien, hoche la tête et son image disparaît dans l'éclat des falaises. Lou vient de perdre son faciès.

LOU – Bon, cue, le générique siouplaît.

CAROUSSELÉE

Carousselée de noumancelle, je me consume de mes parcelles,
cosmiquyée des toiles d'orée, n'ayant sacrifié scarabée,
je ne peux que découler d'une cosmogonie de la canopée, s'écroutant
sous l'écrounement couronné d'écume.

Les écrevisses, crevettes damnées, sous soucoupe tombante du tarmac-
à-cassis, mal à l'aise dudit déluge grusnier du sud-est mer à cheste et
sans simplement crisser le camp, miniminiminimini cricri comme le
criquet coromuniant sous les ceréssens traes.

Carousselée de noumancelle, je me consume de mes parcelles,

Quand je n'ai plus rien à manger, alors je lève les yeux au ciel.

DISCHROME

J'écris « COUPÉ » au sol. Mes ongles sont pleins de sable, je les lime
à même la roche. La sècheresse doit cesser.

Quitter la plage avant que la mer soit rouge – rouge comme le sable
rouge comme le bout de mes doigts rouge comme mon nez rouge
comme ma peau rouge comme le soleil.

À l'orée de mon univers, un trait bleu plus bleu que les autres bleus
s'étire paresseusement. Je ne me baigne jamais dans la mer, la terre
ferme, celle qui me semble tellement beige à présent, m'avait toujours
paru mieux, je me demande si c'est toujours le cas maintenant que je
marche sur ma plage comme si je marchais dans une forêt de feuilles
mortes ; la mue de mes lézards craque, de vieux os sous mes pieds
ardents.

Je me suis coincée dans une nature en combustion, à l'aube d'un siècle
bleu que je laisse encore reposer jusqu'à demain.

CONTEMPLÉTER

Si j'étais funambule, je traverserais les eaux. Mais je suis paresseuse, devenir vieille sacoche me va trop bien. Si je me laissais décomposer, peut-être que de mes fluides surgiraient des formes de vie nouvelles, un nouveau continent vert au milieu de l'océan. Mais je suis paresseuse.

Alors je me dépose là sur les dunes et j'attends. Uol ne me répond plus.

Oui, je me dépose là sur les dunes. On me lèche les pieds. Le bois flottant me cogne doucement les orteils et la corde, serpent envoûté, s'enroule le long de ma jambe. Sa pression fait éclater mes cloques, la lymphe pleure sur mon corps, le serpent m'épouse et en retournant aux flots, ses éclaboussures m'offrent, l'espace d'une demie seconde, un reflet familial.

« Pour le fun ! Épisode spécial : on construit un radeau. »

Je n'ai absolument jamais rien construit, mais au bout des échardes, des muscles étirés et des nœuds approximatifs, le plus bancal-mais-qui-flotte radeau glisse devant moi.

Peut-être est-il temps de quitter, juste le temps d'aller dîner.

La traversée aurait pu se faire vaillamment si la mer n'avait pas grondé.

« Lou, sors de ta chambre. »

Déjà-vu demain

des fois je me réveille avec des collants de fruits sur la main

en dessous mon derme est gris et épilé

dans la cuisine j'attrape une pomme et avant de la croquer

je me colle son étiquette chiffrée

COLTARDE

Le matin j'ai une théorie selon laquelle mes pieds appartiennent à un autre univers. Ils disparaissent dans mes draps, sous le plancher recouvert de vêtements, se crispent au contact des dalles de la salle de bain, enfin, ils n'obéissent pas tout à fait aux ordres de mon cerveau, mais enfin bref, y'a rien à faire là, je me brosse les dents pour la forme, pas le temps de manger, mes Docs demandent cinq minutes pour être lacés ; une petite fortune dans mon maigre budget temporel et me voilà qui trébuche devant chez moi, super !

J'ai la sale gueule, mal à la hanche, je cours jusqu'au coin Beaubien/St-Denis, je manque de peu la lumière verte, ce qui n'est rien de moins qu'absolument affligeant puisque la Sainte-Hess oblige, c'te grande rue-là laisse même pas 25 secondes pour traverser. Mes pieds en grève dans la slusch brune, je sens ma chaussette glisser dans le fond de ma botte. Je cours pour attraper le métro de 9h09, il part sans moi, je cours pour tenter d'arriver en classe, je débarque en plein milieu d'un sermon justifié-je-sais sur la ponctualité, j'ai 20 minutes de retard peut-être plus, non monsieur je n'ai pas fait mon travail d'il y a deux semaines sur un sujet que « Promis ! Je maîtrise déjà ! », ce que je ne vous dis pas monsieur c'est que le travail est probablement entamé, mais nul, sous une pile de travaux encore plus urgents, par contre, oui la lecture de Montaigne, ce reuf de l'Ancien Temps, était géniale.

Peut-être que si j'étais une petite femme montée sur mes petits pieds et qu'un fougueux bus, admettons la 45 Papineau, m'envoyait valser 30 pieds plus loin, moi aussi ça me remettrait les pendules à l'heure.

SABOSSA varia I

Dans un souvenir. Lou dans le coin d'une cour d'école primaire.

MONT-LAURIER – AVANT-MIDI – EXT

EUGÈNE – Rebienvenue à cette émission ponctuelle : Les récrés d'Eugène ! Nous avons le plaisir d'accueillir dans notre coin encore, Lou, 7 ans, qui va nous partager son talent caché. Lou, *buena tarde* !

LOU – Eugène, salut. Je/

EUGÈNE – Que neni, pas salut !

LOU – Eugène, *holà*.

EUGÈNE – Qu'est-ce que notre *señorita* nous réserve aujourd'hui ?

LOU – Dis, avant de commencer l'interview, on pourrait pas déplacer le plateau là-bas sur les bancs ?

Lou ne pointe du doigt aucun banc en particulier, juste le milieu de la cour, sa vue est obstruée.

Silence.

Elle sent sur son front le soupir d'Eugène et dans son dos le froid de la brique.

SABOSSA varia II

Je parlant au père.

LOU – J’avais un cours de euh... Atelier de création. Admettons. Et on a fait un exercice vraiment cool, de euh ~~dédoublément merde quel est le mot~~, *cual es la palabra papi* ? Enfin, j’ai franchement eu du fun, comme j’étais en équipe avec les copines, on a eu des discussions super intéressantes, pis quand le moment est venu de partager avec le prof, il nous a ~~félicitées ben non, mais~~ *como se dice eso* ? *Sabes, felicitar. Ah si, gracias*, faque il nous a félicitées pis après j’ai eu pause pendant deux heures pis dans le cours suivant, Histoire de l’art en gros, on a parlé d’art romantique, t’sais toute la notion de splendide, ben non mais ~~sublime, oui, sublime. Lo digo mal~~ ?

Je parle jamais en français à mon père, sauf pour combler les trous.

Nos discussions sont des textes troués, pas assez hermétiques pour contenir l’écart de vocabulaire, pas assez hermétiques pour s’éviter les apostrophes.

Fut un temps où le français n’était pas, l’espagnol non plus. Juste la langue qu’on parlait à la maison.

LÉHAUSS

PARTY – PETITES HEURES DU MATIN – INT

Mexicana cherche manteau dans une chambre pour déguerpir. Argentino la suit.

ARGENTINO – Tu parles espagnol ?

MEXICANA – Euh oui.

ARGENTINO – *C’est cool. De où ?*

MEXICANA – *Du Mexique. Mon père.*

ARGENTINO – *Très cool ! Moi je suis argentin.*

MEXICANA – *Cool.*

Un silence. Du salon on entend une toune de Bad Bunny.

ARGENTINO – *T’aime Bad Bunny ?*

MEXICANA – *Non, connais pas. S’cuse moi, j’veux juste sortir.*

Argentino se tasse du cadre de la porte. Mexicana met ses bottes et son manteau puis sors dehors. Il la suit sur le pas du logis.

ARGENTINO – *Ok, ben bye... C’est quoi ton nom ?*

MEXICANA, *déjà loin* – Lou.

Derrière elle le soleil se lève.

AMÉLODE

J'aime le mot. Je le croque dans toutes les toiles de Beau. Je l'arrache, le polis, le commente, le remets, lui chatouille les orteils, et j'embrasse l'auteur, j'en ai que faire s'il m'a vomi dans la gueule ! Il m'a nourrie, je le remercie. Je sais lire les mots, trouver le sens et en donner.

Toi tu parles. Tu n'es pas loquace, mais tu parles tout le temps, tu interprètes tes répliques. On te passe des parchemins pleins d'héroglyphes qui n'ont ni queue ni tête pour moi, tu lis dans une autre langue, des syllabes que je suis incapable de saisir. Même quand tu parles avec les mêmes lettres que moi, que tu tentes de me faire comprendre, je ne saisis pas.

Toi tu écoutes. Tu voudrais que je capte le romantique dans la durée, le morose dans la pédale, le joyeux dans la répétition, l'intensité qu'une touche d'ivoire ne partage pas avec sa voisine d'ébène. Toi tu écoutes, moi je ne fais qu'entendre.

Tu me traînes en cours d'analyse et écriture, y'a trois élèves dans le cours, plus moi, bien éberluée. Ton prof parle en mots sibyllins que je tente de retranscrire silencieusement sur mon carnet, sans que le grattement de ma plume étouffe le son du piano. Mon oreille est inadéquate pour l'endroit, s'enfarge dans les tonalités et les mélodies :

prestissimo je ne comprends plus rien,
ma jambe s'agite sous le pupitre

sotto voce des acouphènes me taraudent,
mes doigts craquent et résonnent

piangendo je pense au texte de Montaigne sur lequel je devrais être en train de travailler,
mes yeux divaguent dans leurs orbites

ostinato je ne comprends toujours rien,
mon cou, ma cage thoracique, ma colonne vertébrale, mes épaules et mon bassin, tous tordus par ces ondes cryptiques.

Comme quand, petite, je saute sur les divans de mon grand-père en écoutant le son de sa guitare sortir de ses amplis, « Fais le rock ! »

L'UTGU

Taxi sur St-Denis. J'ai peut-être neuf ans.

Conversation au-dessus de ma tête, à moins que ce soit moi qui ai parlé de Molière.

Le chauffeur intervient et dit ; « Ben oui, ne dit-on pas l'instrument de la propreté ! Les commodités de la conversation ! » Ma mère rit, ils parlent des *Précieuses ridicules*.

Quelques années plus tard je les lis et pour agacer ma maman ; je commence à parler de la sorte :

Le matin, je m'extirpe de l'empire de Morphée.
Je délabrinthe la petite oie de ma tête,
dont l'économie est en tout temps bien gardée,
contenter l'envie des sièges que de m'embrasser ;
me seoir à la commodité universelle,
puis j'engouffre sans attendre le soutien de la vie,
avant de m'occuper de la neige du visage.
Le conseiller des grâces crache une Uol crevée,
tout ça pour filer à l'écueil des libertés,
furieusement insatisfaite de mon réveil.

Ça dure peut-être un jour ou deux ok, mais pour de bon, mes phrases se disloquent, c'est une poétique anachronique qui articule ma syntaxe.

Bambine, abreuvée de Grimm et d'Andersen, je racontais déjà mes histoires au passé simple.

Écolière, revenant de ma journée, je droppais mon manteau, mon sac-à-dos et ma boîte à lunch dans le couloir pour me précipiter dans la chambre de mes parents. Je me jetais sur le lit face à la bibliothèque et jusqu'à ce qu'on m'oblige à faire mes devoirs, je lisais les titres de chaque livre. Je n'y touchais jamais, seule mon imagination effleurait chacun des titres, dans un ordre qui s'est précisé avec le temps, au point d'en faire une chansonnette que je peux encore réciter aujourd'hui :

Le parfum de Siddhartha, apostille au nom de la rose... Le journal de ma vie.

Le vicomte pourfendu, le château de ma mère et la gloire de mon père,

Le journal de ma vie...

Ce journal j'y revenait pour sa tranche rouge et ses lettres dorées, et surtout pour le nom de son autrice. Lou Andreas Salomé.

Ce pourrait être moi.

Je n'ai pas écrit les *Exercices de style*, c'est peut-être la plus belle découverte ; dans l'Ancien Temps les gens ont su se taper des barres, jouer avec les lettres, m'offrir leurs mots, que je déforme et trafique à mon tour, aux sautes de slang que je choperais un peu plus grande.

VÊPRETÉ

Lou devant un miroir.

SALLE DE BAIN – MINUIT – INT.

LOU – Tu sais ce que je vais raconter dans mon petit bouquin ? Penses-tu que je brise notre secret ? Pourtant ils te connaissent bien, s'ils me regardent à l'envers... Moi je ne te vois pas, enfin quand je leur raconterai, je ne te verrai pas. Je ne te vois pas, mais je te parle.

UOL – Nous savons qui nous sommes...

LOU – J'aime tellement leur parler, tu sais. J'ai trouvé du ben bon monde. Cette semaine ça a été rough, pis y'ont tout mis de côté pour pas me laisser tu-seule. Ils sont beaux, je me sens bien avec eux-autres.

UOL – Mais il y a quelque chose qui t'échappe, je le sais. Tu le sais aussi.

LOU – Quand je leur parle, ils me disent que des fois, quand je monologue à propos d'un truc intéressant, tu as les yeux qui brillent. Tu prends vie. Je veux te voir éclore.

Tout au long de la réplique qui suit, Uol suit Lou dans ses mouvements.

LOU – Alors, à tous les soirs j'assiste à ta naissance juste avant de me doucher. D'abord, je vérifie que tu es bien là, disponible – tu connais le rituel ; montrons-leur. Je lève le bras droit et tu lèves le gauche. Je

lève le bras gauche et tu lèves le droit. Nous redescendons nos bras. Ensuite, je te regarde dans les yeux. Je tilte la tête vers la droite et tes iris me suivent encore. Je détourne le regard vers la droite et reviens rapidement à la charge, mais tu ne m'as pas quittée des yeux. Lucky Lou, plus rapide que toi, je ne le suis pas. Finalement, j'approche mon doigt de la vitre pour te toucher. Je regarde de biais ; l'on ne se touche pas. Tu lèves les membres opposés aux miens, l'on est prisonnières du regard, l'une de l'autre, et l'on ne se touchera jamais. Uol, je te reconnais.

TOUTES – Bienvenue.

LOU – Après avoir brisé le sceau de nos traditions, j'écouterai que je te parle, que je te parle sans arrêt pendant des heures peut-être, je te raconterai tout ce que l'on sait déjà, pour l'unique plaisir de revivre ma journée dans la plasticité de tes traits. En repensant à l'une tu riras, en repensant à l'autre tu rougiras, je verrai la longue chevelure que tu brosses compulsivement, ton toupet gras et ta face boutonneuse, et tu sais que tu as le potentiel de me déguster, tu sais que l'on pourrait s'haïr et pourtant, ils avaient raison.

Quand je parle de quelque chose qui nous fait vibrer, tu as les yeux qui brillent.

Et je revois l'éclat de tous ces gens t'effleurer le visage, nuit après nuit.

UOL – Comment pourrais-tu te permettre d'être fantasque sans nos rendez-vous ? Comment pourrais-tu envisager les plus grandes folies sans moi ?

LOU – Tes rictus d'exaspération, tes side eyes quand je dis une

connerie ou un sale jeu de mots, ta bouche quand tu me tires la langue rien que pour me tirer la langue, pour t'assurer que je n'oublierai jamais qu'à mon noyau, tout ce que j'aime, c'est rire pour rire pour rire, et j'ai hâte de paraphraser nos conversations demain devant eux, j'ai hâte de redescendre et d'être heureuse de mon coup, heureuse sinon parce que je le suis, parce que faut bien l'être un peu.

Après tout, j'apprends à t'aimer.

Tambourinement à la porte.

UOL – Lou, n'abusons pas, y'a ton frère qui a école tôt demain, libère la salle de bain, tu la tiens en otage comme si t'étais seule dans cette maison. Va dans'douche là.

LOU – Ainsi soit-il, à plus tard.

Lou entre dans l'eau.

FOROQUES

De l'encre mauve, des plumes aiguisées et de l'espace. Je peux oublier tout le monde autour de moi à condition qu'il m'oublie aussi.

Je me mets sur un bureau ou un pupitre, un coude sur le rebord de la fenêtre, les jambes croisées, je saisis mon cahier, le tourne à 90°, pose la tête sur la feuille et j'écris.

La tête couchée, l'oreille tendue, c'est le grattement de mon stylo sur la page qui m'intéresse, la lubricité de l'encre, les arabesques de mes doigts.

Le crayon est une science exacte que je maîtrise à merveille :

Le crayon à mine me rebute ; il est salissant sur papier et dans la trousse, grossier, il se casse à rien et la petite gomme rose au bout est sèche comme une vieille chique. Un aiguisoir à réservoir ça prend de la place, ça ferme jamais bien, l'aiguisoir sans réservoir ça laisse des copeaux de bois partout. Je n'ai pas touché aux crayons à mine depuis la fin du primaire.

Les pousse-mines sont nettement supérieurs. Une pointe de 0.7 par exemple est résistante, permet une pluralité d'épaisseurs et d'intensité selon l'angle utilisé, toutefois, son fin sifflement lorsqu'elle glisse sur le papier me crispe à tout bout de champ. J'en réduis alors drastiquement son utilisation.

Une plume a le plus beau grattement de tous les crayons. Avec une plume, les mots ont une sonorité avant même

d'atteindre la voix. Problème ! Une plume ça bave facilement sur du mauvais papier, et bien souvent, ça empêche d'écrire petit, écrire petit avec une plume c'est dessiner des pâturages de moutons noir sur sa feuille.

Généralement, donc, je me rabats (non sans grand plaisir) sur mon Pentel Energel Liquid Gel Ink¹ metal tip 0.7 à encre mauve. Il glisse à souhait dans sa belle couleur sur toutes les pages possibles. Un crayon qui coule bien et des doigts fébriles pour danser sur un coin de table, mettre en veille l'effervescence et écouter la musique des courbes.

C'est la seule mélodie que je maîtrise.

¹ Ceci n'est PAS un placement de produit, quoique si Pentel ou le gérant de la COOP passe par ici, sachez qu'il n'y a jamais de metal tip 0.5 à encre mauve dans le magasin, c'est dérangeant.

Terminus Toujours-Pas

tout le monde descend pour la nuit

chauffeur y compris

on s'infiltré dans une aire de jeu

sur les balançoires je m'installe

j'ai toujours eu l'impression qu'en lâchant les cordes je pourrais m'étoiler dans le ciel

BÉROPE

Chambre. De la fenêtre à l'arrière d'une maison construite sur une pente, l'on peut voir trois bâtiments. Un qui trace une ligne à gauche, un dont le toit plat délimite une ligne plus bas, un dernier qui fait voir une ligne à droite. Au milieu, un bleu qui s'échappe dans le ciel. Pas d'édifices en vue, seulement une aquarelle en mouvement constant.

Salle à manger. La place au bout de la table fait directement face à la fenêtre, d'où je vois un hôtel délicieusement gris. Chaque fenêtre présente des coins arrondis et une bouche de ventilation, certaines ont les rideaux tirés, tandis que d'autres, ouvertes et illuminées, donnent l'allure de bobines de film disposées sur un mur de béton. On y voit : Madame qui passe, enfant perché, luminaire allumé pour rien. Femme de chambre qui défait le lit souillé du client précédent, s'accroupit pour que les nouveaux draps forment un angle parfait au-dessus du matelas. Monsieur, l'air las, qui lance un dernier regard dehors avant de fermer pour la nuit. Sa cravate lui tirant le cou vers la rue pourrait laisser penser qu'il revient d'un congrès, mais je crois qu'il est seulement le réfugié éphémère d'une ville qu'il aime, mais qui lui pèse ; je crois surtout qu'il est fatigué et que le dernier regard qu'il jette au-dehors me somme d'aller me coucher moi aussi, de m'occuper de mes affaires.

Rue de Rigaud, en marchant vers le métro Sherbrooke. De l'autre côté de la côte Berri, les fenêtres de la tour me rappellent celles de l'hôtel de l'autre ville, celle vers où j'ai fui. J'écoute le premier album de Renaud, Amoureux de Paname. Chez moi, le printemps arrive et je suis amoureuse de Montréal. On pourrait me couronner de cônes

orange que je les porterais fièrement. Les artères citadines me sifflent de battre en retraite dans les petits capillaires de quartier, j'obéis.

Ruelle de Beau Dommage, *en marchant vers le métro Beaubien*. Je pleure en avançant sur des plaques de verglas. J'ai menti ; l'équinoxe de mars est une gigantesque arnaque pour laquelle je suis solidement tombée. J'ai glissé sur la glace. C'est tout. Je ne suis pas superstitieuse, mais j'aime les superstitions ; je me dis qu'aujourd'hui, si je me pète autant la tronche, c'est parce que j'ai pas touché assez de bois. Je redresse la tête, j'ai la vue arrachée par un lampadaire qui me regarde droit dans les yeux, pendant au-dessus de moi comme du houx malvenu. J'impose sur-le-champ mes mains à son tronc de bois quand une décharge électrique me traverse ; l'ampoule du lampadaire me tombe sur le crâne. Le poteau, vétéran aux cicatrices d'agrafes, me conte la vie du coin, les fantômes d'affiches de vente de garage, de chats perdus et d'événements communautaires réapparaissent un instant sur ce pilier local, témoin tranquille du béton qui craque et des nids-de-poule qui se creusent. Chaque piercing métallique de l'arbre supplicé traduit son existence de palimpseste urbain. Un voisin dérangé m'aurait vue sauter de joie, les yeux en larmes, à la vue de ces nouveaux secrets m'ayant été confiés.

PLURISOI

L'air frais qui lézarde à travers les fioritures en fer du balcon caresse nos visages. On fait scandale sur ce coin tranquille du Plateau, au-dessus des têtes endormies, nous prouvons à une Lune fondante qu'on saura toujours être encore plus dérangeants. Les lampadaires ont l'œil paresseux, les rideaux aux fenêtres ouvertes baillent et Harmonium tire sur les nuages les couleurs de l'aurore.

À l'aube d'une autre ville, on prend d'assaut une rue en chantier à la sortie des bars. Les pentes écartèlent les quartiers et ouvrent nos poumons, je m'enfarge dans le gravier, mon téléphone se fissure et je reprends ma course bienheureuse, j'ai quelques frissons extraordinaires à m'écorcher les genoux, autour de moi ça rigole dans des tunnels de béton, on interrompt le repos d'une pelleuse et Orloge Simard débite des vulgarités dans mes oreilles.

Au bout du monde, les fjords s'étirent comme des somnambules sifflants, après le crépuscule le monde plonge dans les abysses. Au bout d'une plage, passé quelques récifs, on ouvre les bouteilles, on se débarrasse de nos vêtements et on entre dans l'eau salée, pour nager jusqu'au crâne dégarni d'un rocher orphelin. Le cosmos bave rouge dans la mer. L'horizon est une phrase retenant son souffle, ponctuée d'un vibrant point orange. Il faut être là à sa naissance ; plus la Lune grandit dans le ciel, plus elle perd en furieux. À son zénith, le calme revient – et à la dérive, nous pourrions nous noyer paisiblement dans l'argenté.

Tout le long d'un fleuve ce sont ses habitants qui nous offrent le voyage.

À Gaspé on nous prête une tente

À Rivière-au-renard, du carton et des sharpies

Dans un trou de la Haute-Gaspésie, un sosie de Louis-Jean Cormier nous ramasse

À St-Anne-des-Monts, une biologiste nous prend au crépuscule

À Matane un terrifiant petit Bouddha veille sur notre sommeil

Un traversier nous débarque sur la Côte-Nord

À Godbout la 138 renverse

À Baie-Comeau on a droit à une visite guidée

La route serpente à travers un paysage qui se languit de l'automne

À Forestville des kids nous proposent leurs bicyclettes pour finir notre périple

À Tadoussac un vieil homme et son fils nous amènent aux fameuses dunes

On dort sur le terrain d'une bonne samaritaine

À la bouche du Saguenay, on suit les baleines

À travers Charlevoix un Montréalais nous conduit à Québec

Nous rendons la tente à sa propriétaire.

L'OSMO

La route entre la Kapéco et la Kapnat est un terrain très très plat. Il y a franchement peu de relief. Dans un lift Amigo Express, je, petite étudiante en lettres, me retrouve entre un vieux routier narquois et une conférencière en santé mentale au travail. Il est midi et quart, j'ai Montaigne et Rousseau sur les genoux, lectures pour mon cours auquel j'arriverai en retard, mais les conversations me tiennent hors de tout texte. Je crois qu'ils comprendraient.

Le vieux a les dents usées à force de crisper sa mâchoire et ses yeux sont bleus comme le grand-père qui monte la garde dans *Le tour de l'île* de Félix Leclerc. Il me parle de ses existences passées, des 18 ans à monter les lignes d'Hydro-Québec sur la Côte-Nord, des trois doigts qu'il y a laissés et de sa reconversion en camionneur de 18-roues à travers toute l'Amérique du Nord. En trois jours ; quitter la neige du Québec pour aller chercher des cerises en Californie.

La conférencière s'en va rejoindre son fils dans sa ville d'adoption. D'origine tunisienne, elle nous parle de sa jeunesse au bord de la Méditerranée, du climat doux dans lequel elle a grandi, des soirées qu'adolescente elle passait avec des copains face à la mer, de la maison de ses parents restés là-bas, alimentée 100% à l'énergie solaire. Elle trouve que la vie dans la banlieue québécoise est sérieusement désolante en hiver. Je ris, ce n'est pas moi qui vais la contredire.

Elle évoque sa foi, le vieux annonce qu'il s'en méfie. Une discussion lunaire à propos de religion s'ensuit, elle parle de problèmes de traduction et lui trempe dans les théories du complot. Moi, quand on me

demande, je dis que je suis diablement athée, c'est tout. Ce que je lis ? Un gars qui raconte comment à huit ans il aimait qu'une demoiselle lui administre la fessée. Mais continuez à parler je vous prie, Jean-Jacques aussi déposerait sa plume pour participer.

Au fur et à mesure que les heures passent, la femme parle de son fils qui, enfant, avait de lourdes difficultés d'apprentissage, de la manière dont elle s'est démenée pour le stimuler au max pour qu'il puisse surmonter ses défis. Avec une douce fierté elle nous dit qu'aujourd'hui il fait un doctorat en ingénierie.

L'homme montre un aigle du doigt. Je ne l'attrape pas à temps. Il me dit qu'il n'aime pas lire. C'est pour cela qu'il n'a pas fait long feu aux études supérieures, avant de faire un certificat d'intervention en toxicomanie. Une formation qu'il est allé chercher tard tard dans sa vie, après des décennies où lui-même aura été cocaïnomane et alcoolique. Je lui dis qu'il aimerait peut-être *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin. Son écriture est épurée et son roman parle d'un grand road trip à travers le continent. Il me remercie pour la recommandation, me dit qu'il le lira.

Étrangement, je le crois.

La conférencière lui dit qu'il devrait essayer de travailler en intervention, que son vécu et sa formation lui seraient plus que bénéfiques, mais il n'a pas assez d'estime pour lui-même.

« Voyez, j'ai même pas encore fait réparer mes dents parce que ça me semble insensé de dépenser autant d'argent sur moi-même. J'ai pas l'impression d'en valoir la peine. »

Il a tué son fils. Je devine que c'est ce qu'il pense quand il me montre une photo de son fils décédé après dix ans d'état végétatif. Depuis sa petite enfance, il avait été atteint du haut mal, un cas sévère. La nuit où son fils avait été conçu, le routier avait de la dope dans le sang. Pratiquement 30 ans à porter une culpabilité qui n'était pas sienne. C'est ce que son ex et les médecins ont longtemps essayé de lui faire comprendre. La maladie de son garçon était une malchance génétique, c'est tout.

Le routier voudrait y croire. Il a détesté le monde des hommes si longtemps.

Il a recommencé à aimer son espèce en faisant du covoiturage, en parlant avec des individus de tous les horizons, c'est la dernière chose qu'il me dit avant de me débarquer à destination.

« Je me souviendrais de toi. »

Je repars à la marche. La conférencière, que le fils accueille sur le trottoir, me fait un grand bye de la main ; je le lui retourne avec un grand sourire.

Toute la beauté de l'humanité entre Montréal et Québec.

NÉOJOLISME

La ville de Québec ne m'appartient pas. Je suis davantage une aïde fervente de la station Beaubien ; quand je circule dans mon quartier je pense à Beau Dommage et quand j'ai envie d'en sortir, le métro m'amène chez Tremblay, chez Roy, chez Cohen. Chez tant d'autres qui sont chez moi.

La ville de Québec, j'ai dû y entreprendre une marche ; il me fallait pondre de quoi de potable illico presto. Je suis une adepte des chemins habituels, alors en partant du Grand Théâtre, je suis descendue sur St-Jean-Baptiste en direction du Vieux-Québec ; comme toujours quand je me retrouve à marcher seule dans la capitale.

Sauf que ce jour-là, des mots avaient été accrochés au-dessus de la rue.

Des bobinettes roses de poèmes tendues au-dessus de ma tête. Courts vers vers qui je levais les yeux, pas un seul poète que je connaisse, mais la beauté de mots si simples rapportés ensembles, quelques amalgames de lettres si pleins de sens qu'ils sublimaient le réel.

Et un petit nom, un petit prénom en dessous. Une signature.

J'ai continué à descendre à travers le Petit-ChAMPLAIN.

Je suis restée assise longtemps au bord du fleuve, il faisait gris alors les nuages ne me faisaient plus d'ombre.

En rentrant, j'ai repensé à ces banderoles-poèmes, aux mots

anonymes auxquels une personne anonyme avait donné personnalité, corps et couleur, à ces mots-personne qui prennent son en roulant sur ma langue.

N'est-il pas extraordinaire qu'un mot pas extraordinaire, assemblé à deux ou trois autres mots pas extraordinaires, frappent au point où ils deviennent la signature d'une personne anonyme ?

J'ai décidé que je ne passerais pas par St-Jean pour le chemin du retour. J'ai plutôt suivi une horde de vieilles touristes aux manteaux roses qui longeaient les falaises, pour remonter en haute-ville. Il y aurait bien un moyen de trouver l'ascension.

Pis j'y ai pensé encore plus, aux mots, j'ai imaginé avoir un jour l'incroyabilité de poser trois paroles coup-de-poing, deux peut-être, une seule pourquoi pas, une seule lettre comme le mot « a » du verbe avoir. Si j'étais capable de placer un « a » anonyme si extraordinairement dans un texte que ce serait ma citation la plus connue ; « Qui a dit "a" ! » « C'est elle, l'Autrice ! »

Je suis arrivée devant un terrible escalier qui montait haut, je suis retombée sur terre, tout en bas. D'ici minuit, qu'est-ce que je serais capable de pondre ?

Le plus coquin, petit, joli mot à moi. Un mot à moi, de mon cru, pour le plaisir le plus simple, cru. Un néologisme.

J'ai gravi le terrible escalier, je me suis rendu compte que ce n'était que le premier pallier d'une montagne de marches infinies, crapahutant à flanc de falaise Québec, une parcelle seulement de l'escalier du Cap-Blanc.

Mes néologismes seraient tout à moi, hérités de mon imaginaire, ce seraient mes iguanes qu'une fois dotés de peau neuve je laisserais se faufiler dans les oreilles du monde, leur langue fourchue serait mon souffle créateur.

Je suis arrivée sur les plaines d'Abraham essoufflée, suante et peut-être un peu nauséuse, la bouche qui goutait la rouille.

À voix haute, mes lettres en désordre, dans un endroit qui m'a appartenu à ce moment précis, j'ai déclaré à un ciel encore sans ombre un heureux lapsus, celui-là même qui allait les engendrer tous,

« Un néojolisme ! »

Liste d'autres néojolismes², sans la moindre explication.

- Pokémoune
- Chast'été / Chast'automne / Chast'iver / Puis vint le temps...
- Féminichill
- Apathiconihilisme zen
- Criticorévisionisme néodada
- Les Y
- Yanbon
- Gonzagueries
- Choutus boutus
- Passion-agression
- Cornavicularis
- Poutchou
- La Cocurnité
- Bixitation
- a

Merci d'abord à Martine Huot de m'avoir tellement encouragée et poussée dans ce long projet (Uol sait que j'ai divinement contemplé), d'avoir été ma lectrice et éditrice, ainsi que d'avoir fourni le thé et le café, viva Teta !

Merci à Skye Long pour la très chouette couverture – *it is indeed the most wonderful illustration dear Americana.*

Merci enfin à tous ceux qui, jour après jour, se tapent de sales jeux de mots de mon cru – voyez enfin que ce n'est pas complètement peine perdue... Et ça rime, donc c'est vrai.

² À noter que moults de ces mots nouveaux sont le fruit de collaborations avec des sympathisants miens, mention spécialo-absurdo-romantique à une belle Crocodile.

